

Amour, inceste et homosexualité au Festival d'Avignon

Scène de « La Daculté » dans la cour du lycée Mistral (Christophe Raynaud de Lage)

La nouvelle pièce de [Christophe Honoré](#), « La Faculté », se passe quelque part en banlieue, entre fac et cité. Mais l'auteur a le don – la faculté – de faire dériver les lieux et les êtres dans un ailleurs, un peu comme les chansons qu'il invite dans ses films.

« Je suis la pédale, je suis la fille, je suis l'enculé »

Il y a bien là une mère, madame Leflamair qui, dans son appartement de la cité les Iris, élève seule ses trois fils, Jérémy, Kevin et Yoann. Il y a bien là un Arabe prénommé Ahmed, Anna la petite dealeuse le beau Harouna irradiant la chambre qu'il occupe là où vit sa famille dans le lotissement Jules Vallès, et la discrète Souab, qui connaît tout le monde.

Il y a bien là une police qui rôde, les lumières d'un commissariat. Il y a là, très vite, au début de la pièce, un fait divers dont vont sans doute s'emparer les médias : Ahmed que l'on retrouve shooté au crystal, la tête défoncée de coups, agonisant dans un terrain vague entre fac et cité et qui meurt sur le chemin de l'hôpital.

Même si Ahmed est roué de coups ayant entraîné sa mort sans avoir eu l'intention de la lui donner, il meurt d'abord d'amour. Pour Harouna. L'un des trois à lui donner de fatals coups de casque de scooter sur la tronche. Les deux autres, ce sont les frères de Jérémy qui, lui, avait été l'amant d'un soir d'Ah-

med, lequel était aussi l'esclave sexuel consentant de son prof de fac, Stéphane.

L'homosexualité souvent cachée, difficilement assumée de ces « jeunes de banlieue », et que « les autres » ne veulent pas voir (Ahmed meurt parce qu'il n'existe pas), Christophe Honoré l'aborde frontalement : scène de baise et rêves lyriques traversent sa pièce.

Jérémy, une nuit de neige, revenant sur les lieux du crime et s'adressant à Ahmed :

« Ils t'ont battu, à mort, et ils t'ont oublié. Ils pourraient passer près de ton cadavre, ils ne te reconnaîtraient pas, ni toi, ni ce qu'ils ont fait. Et ils pourraient me tuer, moi aussi, parce que pour eux, je ne suis rien d'autre que toi. Je suis la pédale, je suis la fille, je suis l'enculé... »

Une commande d'Eric Vigner pour son académie

La pièce qui prend le temps de se mettre en place et oscille ou hésite entre plusieurs registres, se concentre peu à peu et se grandit autour de son nœud tragique : Jérémy va-t-il aller dénoncer ses frères ? Comment choisir entre l'amour d'une mère et son amour propre ? Entre la vérité dite et le silence complice ? Entre le sang des siens et l'odeur d'une peau aimée ? Entre l'affirmation du jour et le remord de la nuit ?

[Eric Vigner](#) a commandé cette pièce pour les acteurs de [son académie](#), alors même qu'ils n'avaient pas été choisis. Pourtant, tant ils sont tous très justes, la pièce semble avoir été écrite pour eux et pour Scott Turner Schofield (Stéphane) et la très impression-

Amour, inceste et homosexualité au Festival d'Avignon

nante Jutta Johanna Weiss (la mère), qui complètent les six de l'académie.

Le parti pris de Vigner prolonge la façon dont Honoré lance ses mots au large des rives du réalisme et les laisse dériver. Rien de naturaliste. Ni dans le jeu, ni dans les costumes à commencer par ceux des jeunes garçons qui semblent sortis d'une photo de [Bernard Faucon](#). Et nullement dans le décor : une plage de sable fin qui envahit les rues de la cité et rend lunaires ses arbres, ses réverbères. Le tout plongeant la pièce dans une ouate d'onirisme. En plein accord.

L'histoire de Josef Fritzl

De Suède (l'artiste plasticien [Markus Öhrn](#)) et de Finlande (les compagnies [Nya Rampen et Institutet](#)) nous vient un « Conte d'amour » de trois heures, le spectacle, à ce jour, le plus troublant du festival. Un bloc opaque et lumineux à la fois qui ne vous lâche plus, et vrille estomac et cervelet longtemps après.

Le dispositif vidéo de « Conte d'amour » (Christophe Raynaud de Lage)

Au départ, un fait divers mondialement médiatisé : l'histoire de [Josef Fritzl](#), un Autrichien qui, dans sa cave, séquestra sa fille durant 24 ans, eut avec elle sept enfants.

La haine, l'horreur auraient pu engendrer la mort, le suicide ou la fuite à plus ou moins brève échéance. Il n'en fut rien. Le temps qui n'en finit pas, les années qui s'accumulent ne vont pas sans chemins de traverse et renversements, l'horreur engendre la douceur sans l'annuler pour autant, la haine est aussi fille de l'amour, un père reste un père. Mais le mystère demeure. Et l'énigme reste entière : comment tout cela, aujourd'hui, a-t-il été possible ?

Un dispositif d'une effroyable justesse

Les artistes du spectacle ne répondent pas mais ouvrent l'espace de ce possible. Et le temps du spectacle – plus de trois heures – est le temps qu'il faut pour déployer les ailes de ce dispositif en ménageant ses plages où le temps se vide, où le ressassement tient lieu de sablier. C'est à la fois éprouvant et fascinant. Et, comme un baume jeté sur la plaie, traversé de chants d'amour.

Le dispositif est d'une effroyable et magnifique justesse. Sur la scène, une minuscule barrière blanche délimite le périmètre propriétaire comme dans bien des pavillons européens. A l'intérieur du périmètre, un bloc à trois étages. A mi-hauteur, un sofa où est allongé le père au début du spectacle, entouré de poupées de chiffons.

Une trappe mène à la partie basse : un espace (cave) qui nous est masqué par un drap blanc mais dont on percevra les ombres et les lumières : c'est là que cela se passe.

Et cela, on le voit, nous spectateurs, dans la partie haute, sur un écran vidéo. Lequel (parfois divisé en deux) diffuse les images en direct de ce qui se passe dans la cave. Soit :

- **une caméra fixe**, comme une caméra de surveillance, disposée dans un angle de la pièce et dont les habitants de la cave regardent l'œil et, partant, nous regardent ;
- **une caméra mobile**, miniature, que les habitants de la cave se passent, se filmant les uns les autres, et c'est comme un cordon ombilical qui les relie.

Scène de « Conte d'amour » prise par la caméra vidéo fixe

Amour, inceste et homosexualité au Festival d'Avignon

« Je t'aime papa... je t'aime papa »

La force théâtrale de ce dispositif (dont la vidéo est constitutive de l'écriture et non fioriture comme souvent) est complétée par un parti pris radical de distribution qui se résume à quatre individus : la fille et ses deux enfants, dont un bébé, sont joués par des acteurs hommes, tout comme le père. Le faisceau de troubles que procure ce « Conte d'amour » n'en est que renforcé.

Des effigies, des babioles miniatures filmées en gros plans, les chansons d'amour triste de la fille qui ne sait que chanter même quand son père s'allonge sur elle, des jeux d'enfants entre le père incestueux et ses enfants, des phrases lancées comme « Je t'aime papa », dont on ne sait si elles sont le fruit du cœur ou de la peur, traversent cet espace confiné. Car amour il y a aussi. Et conte donc.

L'artiste suédois et les deux compagnies finlandaises travaillent actuellement à une nouvelle création « Nous aimons l'Afrique et l'Afrique nous aime » qui sera créée la saison prochaine à Berlin.

Infos pratiques

«La Faculté» de Christophe Honoré par Eric Vigner

**et «Conte d'amour» par Markus Öhrn,
Institutet et Nya Rampen**

Respectivement dans la cour du lycée Mistral, 22 heures jusqu'au 22/07 et dans la salle de spectacle de Vedène, 22 heures, jusqu'au 19/07, « Conte d'amour » sera à l'affiche du Théâtre de Gennevilliers du 2 au 7 février 2013. «La Faculté» sera en tournée la saison prochaine

- Théâtre de Lorient du 9 au 19 octobre
- Théâtre national de Toulouse du 24 au 26 octobre
- Comédie de Clermont-Ferrand les 22 et

23 janvier 2013

- Comédie de Reims du 14 au 17 mai
- CDN Orléans les 22 et 23 mai

'La Faculté' suivi de 'Un jeune se tue' par C. Honoré, Actes Sud papiers, 100p., 15,50€.